Les dessins d'Allenstein

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 32, Number 1 (187), February 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31850ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Issenhuth, J.-P. (1990). Review of [Les dessins d'Allenstein]. *Liberté*, 32(1), 103–105.

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

LES DESSINS D'ALLENSTEIN

Le célèbre chanoine Copernic est sur une mauvaise pente. Il ne fait rien, il va, il vient, il tue le temps, il signe les papiers de l'administration de ses domaines sans trop savoir ce qu'il signe. De temps à autre, plus souvent qu'il ne conviendrait à ses poumons fragiles, on le voit sur le rempart. Il reste là, les yeux tournés vers le sud-est, à regarder au loin les chevaliers teutoniques guerroyer derrière des bandes de fumée oblique. À l'éclat de ses yeux, on devine qu'il les envie. A-t-il jamais cessé d'être un enfant?

Je suis enclin à répondre non, à penser qu'il a toujours joué. Ses instruments de bois, rongés des vers, sont tombés en poussière avec sa jeunesse. D'ailleurs, que pouvait-il observer d'intéressant? Tout le monde sait qu'en ce bastion avancé de la chrétienté, le ciel n'est jamais propice à l'astronomie. Un brouillard épais monte des lagunes en toutes saisons et personne n'a jamais songé à le percer. Aussi bien, qui aurait songé à écrire cet énorme fatras connu sous le nom de *De revolutionibus orbium cælestium*?

Pour comprendre la célébrité du chanoine, il faut remonter à quelques postulats bien antérieurs au livre, à quelques phrases qui lui sont venues et dont, sans doute, il ne soupçonnait pas l'importance avant qu'on la lui eût montrée. Ces quelques phrases tombées loin devant lui, il a erré pour les rejoindre, mais les calculs et les observations dans la brume l'ont égaré. S'il a tant tardé à achever son livre, s'il l'a caché

longtemps dans une tour, c'est qu'il avait conscience que plus il écrivait, plus il s'éloignait de son but.

Je contemple son existence terrestre. Elle n'a pas pesé plus qu'un rêve. Je l'imagine résumée par un tableau. Un petit garçon est assis dans une pièce obscure. Par une fenêtre haute, ouverte, le brouillard de la Baltique entre à flots. Le petit garçon braque vers la fenêtre un cornet de carton appuyé à son œil. Il tient le cornet de la main droite. De l'autre main, sans regarder, il trace quelques lignes sur le mur. Un haut personnage sort de l'ombre du fond et s'avance avec l'air de vouloir féliciter un enfant qui joue si bien. Est-ce le pape Léon X?

C'est mon amie Jackie, la serveuse du *Bélaïr*, qui s'approche avec la facture. Ce matin, son corsage blanc et sa jupe noire semblent indiquer une allégeance discrète à l'ordre teutonique. Elle croit que je travaille d'arrache-pied et me plaint toujours. Quelque chose me dit pourtant qu'elle *feint* d'ignorer que je rêve devant un mur, dans une salle du château d'Allenstein. Avant de m'en aller, je jette un coup d'œil sur le boulevard Saint-Michel, cherchant des lignes géométriques mystérieuses sur la façade du magasin Steinberg désaffecté.

Tout a commencé par la lecture de *Derrière les brumes de la Vistule*¹, de Robert Tourly. Au fond du fichier de la bibliothèque, sur une carte noircie, le titre et le nom de l'auteur respirent une paix géologique. Tourly semble avoir été un poète honnête et discret. Après un recueil gracieux, *Les Reflets*, il passe au tourisme lyrique, au Maroc et derrière la Vistule, en Prusse et en URSS. Par la suite on perd sa trace. En 1929, un train l'a déposé à Koenigsberg, sur l'iceberg coupé de la banque allemande par le corridor de Dantzig, où souffle déjà un vent de guerre. Tourly découvre la cathédrale gothique, et dehors, sous les murs, l'austère tombeau de Kant. Il visite la merveille de la région: le musée de l'ambre, où des insectes de deux mille espèces sont enclos dans des sarcophages trans-

1. Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Critique, 1931.

parents d'ambre jaune. Au château d'Allenstein, sur le mur d'une salle, on montre à Tourly quelques lignes géométriques tracées de la main de Copernic. Nous y voilà. Peronne, dit-on à Tourly, n'a jamais compris ces lignes, mais lui, qui ne les comprend pas davantage, au lieu de les noter sur un calepin ou un bout de papier, passe à autre chose, parle à des personnalités, visite des HLM qu'il appelle «casernes», circule en Mazurie, s'étend sur les revendications prussiennes, et ainsi de suite. Les lignes géométriques sont perdues.

Le livre de Tourly a ceci de curieux: écrit il n'y a pas soixante ans, il est aussi dépaysant qu'une chronique mérovingienne. La Prusse orientale a été rayée de la carte. Toutes les briques de la cathédrale de Koenigsberg ont dû tomber sur Kant. On dit que la guerre a rasé la plupart des constructions de briques teutoniques, et j'ignore ce qui reste du château d'Allenstein. À Koenigsberg, devenu Kaliningrad, qui sait ce qui peut bien se passer? Il n'est pas impossible que l'État y descende des échelles de corde pour féliciter des marins de leur naufrage, comme dans *Le cornet à dés*. Reste la Mazurie, dans la châsse blanche et noire que Michel Tournier a faite sur mesure pour elle, dans *Le Roi des Aulnes*².

Tous ces éléments se sont rencontrés un matin de mars où Copernic, Tourly, Tournier et l'ordre teutonique sont entrés au café *Bélaïr*. Le château d'Allenstein, qui risquait de s'y trouver un peu à l'étroit, s'est replié sur le magasin Steinberg. C'est ainsi que les lectures, quand on ne force rien, forment dans la mémoire une mer où des débris surnagent, se rapprochent au gré des courants, puis se séparent. Quelques lignes géométriques apparues se dissolvent aussi vite qu'elles sont venues et laissent la place à un chaos dans lequel, à cause de l'éloignement des débris, rien de particulier – aucun motif, aucune figure – n'est repérable.

2. Folio 656, p. 262.